Ducis, Jean François
Jean Sans-terre

…ean-sans-Terre, ou La mort d'Arthur.

Edinburgh; who, in order to obviate the inaccuracy arising from the conducting power of the vessel, employed a hollow cylinder of ice.

Experiments on the Velocity of Air issuing out of a Vessel in different Circumstances; with the Description of an Instrument to measure the Force of the Blast in Bellows, &c. By Mr. Banks, *Lecturer in Natural Philosophy.*—The author announces the object of this inquiry in the following proposition:

'If an elastic fluid is generated in a given vessel, or any way contained in it, and at liberty to issue out of the said vessel through a given aperture, to determine the resistance which the vessel meets with from its action, or the power which it has of communicating motion to the vessel, as in a sky rocket, Saddler's steam-engine, &c.'

His conclusions are, that a pressure equal to 33 feet of water will expel air out of the aperture of a pair of bellows, with a velocity of 845 feet per second; one foot of water will produce a velocity of $147\frac{1}{4}$ feet; and one inch, of 42 feet per second, equal to 20 miles in an hour. The instrument described seems adequate to the purpose for which it is designed; and, if we mistake not, an apparatus constructed on a similar principle is not unfrequently applied to the steam-engine, to measure the elastic force of the steam.

Observations on the nervous Sytems of different Animals; on original Defects in the nervous System of the Human Species, and their Influence on Sensation and Voluntary Motion. By John Hull, *M.D.*—In a former work, Dr. Hull enumerated some peculiarities in the structure of the fœtus, when either the number or the proportion of some of its parts was greater than the natural standard; in the present essay, he proposes to give an account of certain defects that have been noticed, and particularly defects in the nervous system. After some remarks on the structure of the brain and nerves, in the different classes of animals, arranged according to the plan proposed by M. Cuvier, he lays down what have been termed the laws of the nervous system, as far as they respect sensation and voluntary motion. Though there be a variety of facts which seem to demonstrate that the brain is the exclusive seat of sensation, in man and the more perfect animals, yet it is still undetermined whether the *Sensorium Commune* resides in the whole of the brain, or in any particular portion of it. There are some very striking cases on record, which shew that the brain may experience an almost total destruction of its parts, without either sensation or voluntary motion being impaired, provided that the injury is gradually produced.

In

JEAN SANS-TERRE

OU

LA MORT D'ARTHUR,

JEAN SANS-TERRE

OU

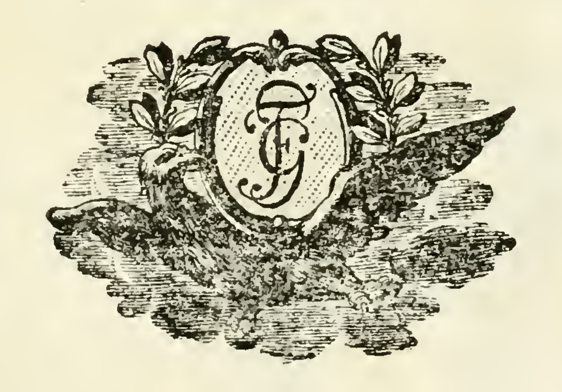
LA MORT D'ARTHUR.

TRAGÉDIE,

En trois actes & en vers.

Par M. Ducis, l'un des quarante de l'Académie Françoise.

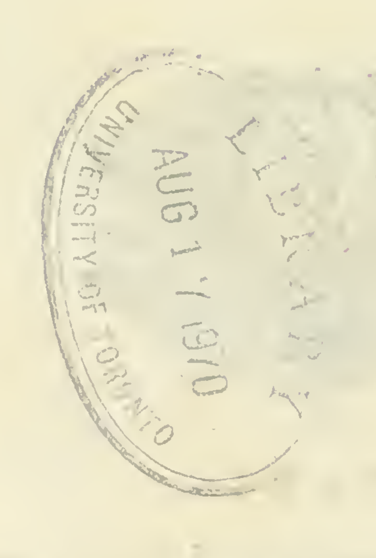
Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre François de la rue de Richelieu, le mardi 28 juin 1791.



A PARIS,

Chez Gueffier, Imprimeur-Libraire, quai des Augustins, n°. 17.

M. DCC. XCII.


LIBRARY
AUG 1 1 1910
UNIVERSITY OF TORONTO

AVERTISSEMENT.

JE me ſuis apperçu, aux repréſentations de cette tragédie, lorſqu'elle étoit en cinq actes, que les deux derniers n'intéreſſoient que foiblement ; mais c'eſt le public, que le ſentiment ne trompe jamais, qui m'a ouvert les yeux ; c'eſt lui, & lui ſeul, qui m'a fait connoître cette faute eſſentielle à laquelle, peut-être, j'ai été entraîné, ſans le ſavoir, par l'affection même dont je m'étois paſſionné pour mon ſujet. J'aurois dû penſer que, du moment où Arthur, cet enfant ſi aimable & ſi malheureux, eſt privé de la vue, c'eſt, en quelque ſorte, pour le public, comme s'il étoit privé de la vie. Il ſemble que la lumière du jour, en s'éteignant pour lui, faſſe diſparoître, en même temps, l'intérêt de la pièce pour le ſpectateur. J'ai donc pris le parti de la reſſerrer en trois actes, & de courir, à grands pas, vers mon dénouement, en hâtant la mort d'Arthur & de ſa mère. J'ai fait périr ce prince par la main du roi, ſon oncle ; parce qu'en effet ce roi perfide & barbare, le poignarda lui-même, & qu'il m'eût été impoſſible de démentir l'hiſtoire ſur un fait auſſi connu ; mais j'ai cru devoir le punir, en quelque façon, en lui faiſant annoncer par Hubert une mort funeſte & terrible qu'il trouveroit dans une coupe empoiſonnée ; & j'ai ſuivi, en cela, Sakeſpeare, qui le fait expirer devant les ſpectateurs, par ce genre de mort, dans les douleurs les plus cruelles.

On n'ignore point que c'eſt Sakeſpeare qui m'a fourni la ſcène où le roi Jean engage Hubert à brûler les

yeux du jeune Arthur avec un fer rouge, & celle où Hubert tâche, mais en vain, d'exécuter cette horrible commiſſion. Ces deux ſcènes ſont dignes du pinceau de ce grand poëte, quand il excelle; & c'eſt la ſeconde de ces deux ſcènes où Arthur parle avec tant de charmes & d'éloquence à Hubert, qui m'a comme forcé, par la vive émotion dont elle m'a pénétré, à faire paſſer ce ſujet ſur notre théâtre.

Il ne me reſte plus qu'un deſir à former : c'eſt que l'intérêt du ſujet ſuffiſe actuellement pour ſoûtenir, pour animer tout l'ouvrage; c'eſt qu'inſtruit par le public d'une faute capitale, j'aie été aſſez heureux pour la corriger, & couvrir, s'il ſe peut, en partie du moins, les autres fautes qui me ſont échappées. Au reſte, je ne puis trop remercier les acteurs qui ont repréſenté cette pièce. Sans parler des talens de chacun d'eux en particulier, & de ce que je leur dois de reconnoiſſance, pouvois-je, dans le rôle d'Arthur, de ce jeune prince, à qui je donne dix ou douze ans, ſouhaiter une voix plus tendre, une figure plus charmante que celle de Mlle. Simon? Pouvois-je ſur-tout deſirer plus de grace, plus d'ame, plus d'intelligence? Que pouvoit-il me manquer dans le rôle d'Hubert, puiſque c'eſt M. Monvel qui l'a rendu? Par quelles nuances délicates ſait-il allier les tons les plus voiſins du familier avec les accens les plus mâles ou les plus déchirans de Melpomène! Par quelles reſſources prodigieuſes ſe met-il toujours en meſure avec des moyens foibles, ſans jamais rien faire perdre aux effets les plus larges & les plus

ſrappans de la ſcène tragique! Quelle obligation ne lui ai-je pas dans le perſonnage d'Hubert! C'eſt pour Arthur qu'il reſpire; c'eſt pour Arthur qu'il craint & qu'il eſpère. Il ne veille, il ne parle, il ne ſe tait, il ne diſſimule que pour lui. Il eſt pour lui, dans cette tour funeſte, comme une ſeconde providence, toujours attentif, toujours préſent ſur les pas d'un tyran ſoupçonneux & féroce, qui rode dans ſes cachots, & ſemble y flairer ſes victimes. Quelle affection! Quelle inquiétude! Quelle vigilance! L'ame d'Hubert ou de M. Monvel eſt par-tout. Cet acteur extraordinaire ſent toutes les paſſions, ſe transforme dans tous les perſonnages. Voilà le ſecret des Duménil & des le Kain. Comme eux, il répand, de tous côtés & dans les moindres détails, ce charme d'une création perpétuelle, cette énergie douce ou brûlante de la nature, ce feu de la vie qui le conſume lui-même, & dont il anime ſi heureuſement ſes propres ouvrages.

PERSONNAGES.

JEAN, Roi d'Angleterre, ſurnommé Jean Sans-Terre. . . . . *M. Talma.*

CONSTANCE, Ducheſſe de Bretagne, veuve de Godefroi, frère du Roi Jean Sans-Terre, & mère d'Arthur, ſous le nom d'Adèle. *Mme. Veſtris.*

ARTHUR, jeune Prince, âgé de dix ans, fils de Godefroi & de Conſtance, neveu du Roi. *Mlle. Simon.*

HUBERT, commandant en chef de la tour de Londre. . . . . *M. Monvel.*

NÉVIL, commandant en ſecond dans cette tour. . . . . *M. Chatillon.*

KERMADEUC, vieillard Breton. *M. Deſroſières.*

Un OFFICIER. . . . . . *M. Sinclair.*

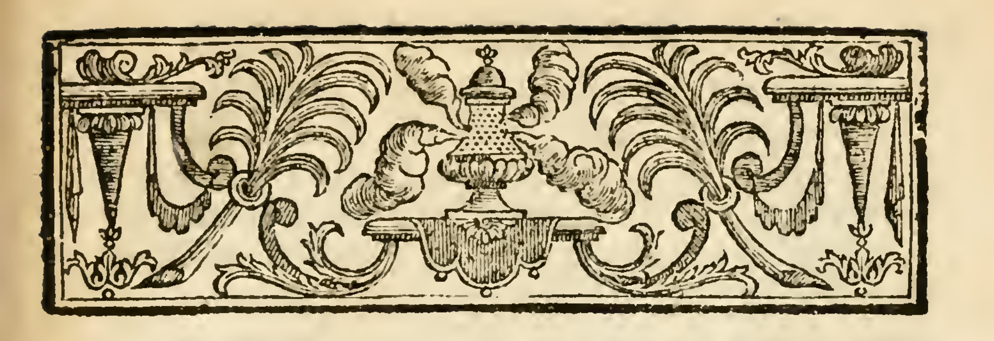
Un SOLDAT.

PERSONNAGES MUETS.

GARDES DU ROI JEAN.
TROUPE DE SOLDATS.
PEUPLE.

La ſcène eſt en Angleterre, dans la tour de Londre.

JEAN



JEAN SANS-TERRE
OU
LA MORT D'ARTHUR.

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente une grande ſalle de la Tour de Londre, ſur laquelle ouvrent pluſieurs priſons.

SCENE PREMIERE.

HUBERT *ſeul.*

LE Roi paroît troublé. Que craint-il? Et pourquoi
Veut-il s'entretenir avec Névil & moi?
Aſſiégé de terreurs, tremblant pour ſa couronne,
Eſt-ce encor des complots, des forfaits qu'il ſoupçonne?
Haï de ſes ſujets, timide & furieux,
Tout eſt piége, révolte ou poignard à ſes yeux.

Triste sort d'un tyran mal sûr du diadême !
Plus son peuple frémit, plus il frémit lui-même.
Faut-il qu'en cette tour, devoir trop rigoureux !
J'observe de si près les pleurs des malheureux !
N'importe : demeurons dans ce séjour du crime.
Peut-être j'y pourrai sauver quelque victime.
Auprès d'un Roi cruel, de son peuple ennemi,
L'innocence à toute heure a besoin d'un ami.

SCENE DEUXIEME.

HUBERT, LE ROI JEAN, NÉVIL, GARDES.

LE ROI.

A ses Gardes.

SORTEZ.

Ils se retirent.

De cette tour, Hubert, ma confiance
Vous remit dès long-temps la garde & la défense.
Vous, Névil, dans ce fort vous commandez sous lui :
J'y viens chercher moi-même un azile aujourd'hui.

Il s'assied. Hubert & Névil prennent place à ses côtés.

Parmi ces prisonniers qu'il faut craindre sans doute,
Il en est un sur-tout, amis, que je redoute,

HUBERT.

Et qui ?

LE ROI.

Ce jeune Arthur, le fils de Godefroi,
Ce seul fils de mon frère, & qui crut être Roi.

NÉVIL.

Ciel, qu'entens-je ! En mourant, quoi, Richard, votre frère,
N'a-t-il pu vous léguer le ſceptre d'Angleterre ?
A ſon neveu, ſans doute, il vous a préféré ;
Mais il en eut le droit, & ce droit eſt ſacré.
Seul, entre Arthur & vous, du ſceptre il fut l'arbitre.
Son teſtament enfin n'eſt-il pas votre titre ?
Couronné ſous nos yeux, ſur votre trône aſſis,
Vos droits depuis long-temps ne ſont plus indécis.
A la mort de Richard, s'il eût vu la lumière,
Godefroi, votre aîné, ſuccédoit à ſon frère.
Sans débats ſur le trône il eût d'abord monté ;
Mais ſon fils, mais Arthur en put être écarté.
Il le fut par Richard ; &, dès ce moment même,
Son choix a conſacré vos droits au diadême.
Et je ne comprends pas comment, dans votre cœur,
Il entre quelque doute ou la moindre terreur.

HUBERT.

Sire, c'eſt un principe établi ſur la terre,
Qu'un fils dans tous ſes droits repréſente ſon père.
Ainſi, le jeune Arthur, le fils de Godefroi,
Par les droits de ſon père eût été notre Roi ;
Mais Richard (je le veux) ſoit raiſon, ſoit caprice,
Vous a tranſmis ſon rang ſans bleſſer la juſtice.
Oublions le paſſé : mais n'entendez-vous pas,
Pour réclamer Arthur, le vœu de ſes états ?
Vous-même examinez, voyez ce qu'ils prétendent ;
C'eſt leur prince, leur duc que leurs cris redemandent.
Ah ! c'eſt le retenir trop long-temps parmi nous.
Il eſt à ſes ſujets, Sire, il n'eſt point à vous.
Rendez-leur cet enfant.

NÉVIL.

Mon avis eſt contraire.
Arthur eſt de la paix un garant néceſſaire.
Dans les plaines d'Anjou quand votre bras guerrier
Vainquit ſes généraux, l'arrêta priſonnier,
Riche d'un tel ôtage, & dédaignant la gloire,
Vous vîtes, dans lui ſeul, le fruit de la victoire.
Dans Londre, ſur vos pas, vous l'avez amené;
Songez comme on plaignit ce prince infortuné,
Comme on voulut bientôt vous enlever ce gage.
De ſes ſujets, dit-on, ce complot fut l'ouvrage.
Plus d'un Breton alors fut jeté dans la tour.
Il faut d'un tel complot craindre encor le retour.
Vous connoiſſez ce peuple. Ici, tout eſt orage.
Ce prince eſt dans vos mains, gardez cet avantage.
On peut vouloir encore l'enlever aujourd'hui,
Et cette tour, du moins, vous répondra de lui.

HUBERT.

Sire, hé quoi, cet enfant (je vous parle ſans feinte)
Peut-il à votre cœur inſpirer tant de crainte?
De lui ſi quelque choſe étoit à redouter,
Ce ſeroit ſon malheur qu'on aime à raconter.
Sire, m'en croirez-vous? Senſible à ſa misère,
Rendez-lui, ſans tarder, les Etats de ſa mère.
Qu'il retourne en Bretagne, où ſes triſtes ſujets
L'appellent chaque jour par leurs juſtes regrets.
Si Conſtance reſpire, après ſa longue abſence,
Elle ira, près d'un fils, bénir votre clémence,
Sans vouloir vainement défendre, à l'avenir,
Des droits qu'elle abandonne & ne peut ſoutenir.

LE ROI.

Hé bien! c'eſt cet enfant qu'il faut que je redoute.
Ce n'eſt point un vain bruit, une erreur que j'écoute.

On en veut à mon trône ; on vient de m'informer
Qu'en ſa faveur bientôt un parti doit s'armer.

NÉVIL.

Et que prétendroit-il ? Croit-on que l'Angleterre
Place au trône un enfant privé de la lumière ?
Car enfin c'eſt un bruit qui, par vos ſoins ſemé,
S'eſt répandu par-tout, & par-tout confirmé.
Sire, ce bruit heureux, quoiqu'il ſoit infidèle,
Eteindra des Anglois & l'amour & le zèle.
Ne vous alarmez point. Quel que ſoit ce parti,
Vous ſavez leur complot, il eſt anéanti.

LE ROI.

Mais le peuple eſt extrême & facile à ſéduire.

NÉVIL.

Il lui faut plus d'un jour pour vous ôter l'empire.

HUBERT.

Il s'emporte aiſément.

NÉVIL.

Il obéit toujours.

HUBERT.

Mais, vons n'avez pas, Sire, entendu leur diſcours.
Quand Arthur eſt exclus du trône d'Angleterre,
Hé pourquoi, diſent-ils, lui faire encore la guerre ?
Falloit-il que ſon oncle, outrageant leur deſtin,
S'armât contre une veuve & contre un orphelin ?
Né du ſang de nos Rois, eſt-ce pour la misère,
Pour les murs d'un cachot qu'Arthur eſt ſur la terre ?
Qu'a donc fait cet enfant, ce prince infortuné ?
Hélas ! eſt-ce un forfait pour lui que d'être né ?
Dix ans, voilà ſon age ; & ſa triſte paupière

N'ouvre plus dans ses yeux passage à la lumière.
Ses yeux, quand le jour luit, privés de son flambeau;
Semblent déja couverts de la nuit du tombeau.
Encore si sa mère, en aidant sa foiblesse,
Donnoit à cet enfant ses soins & sa tendresse.
Mais elle est loin de lui, sans asile, sans cour.
C'est en vain qu'il l'appelle, en appellant le jour.
Ainsi, ce bruit trompeur qu'a semé votre adresse,
Le rend encor plus cher, touche, émeut, intéresse:
Et les mères sur-tout, en regardant les cieux,
Ne le nomment jamais que les larmes aux yeux.
Non, Sire, le pouvoir, la force n'est pas sûre.
Craignez d'aigrir les cœurs & d'armer la nature.
Renvoyez en secret ce prince en ses états.
La justice le veut, ne la repoussez pas.

LE ROI.

Il n'est pas temps encore. Hubert, je vais attendre
Un de ces factieux qu'on doit bientôt surprendre.

Il se lève.

Vous, Névil, suivez-moi. Vous, Hubert, de ce pas;
Allez voir cet enfant & ne l'instruisez pas.
Tous ses droits incertains & qu'on agite encore,
Il est à souhaiter, Hubert, qu'il les ignore.
Qu'aucun autre que vous ne s'approche de lui.

Il sort avec Névil.

SCENE TROISIEME.

HUBERT *seul.*

CHER Arthur, quel sera ton destin aujourd'hui?
Croirai-je enfin pour toi que le ciel se déclare?

Mais hélas ! je crains tout d'un Roi ſombre & barbare.
Noble & jeune captif qu'on prive de ſon rang,
A quoi tiennent tes jours ? A la peur d'un tyran.
Va, je te ſervirai juſqu'à ma dernière heure.

En regardant la porte de ſa priſon.

O le ſang de mes Rois, eſt-ce-là ta demeure ?
Dieu ! ſouſtrais ſon enfance à de perfides coups !
Mais ouvrons. Ma main tremble.

SCENE QUATRIEME.

HUBERT, ARTHUR.

ARTHUR.

AH, cher Hubert, c'eſt vous !
Savez-vous de ma mère au moins quelque nouvelle ?

HUBERT.

Non. Je n'ai rien appris, & tout ſe taît ſur elle.

ARTHUR.

Tout ſe taît !

HUBERT.

Vous pleurez.

ARTHUR.

Ah ! je tremble toujours.
Daigne le ciel la plaindre & veiller ſur ſes jours !
Mais pour moi, cher Hubert, hélas ! je lui demande
De me laiſſer mourir,

HUBERT.

Votre triſteſſe eſt grande.
Vous haïſſez donc bien cette ſombre priſon ?

ARTHUR.

Jugez vous-même, Hubert ; voyez ſi j'ai raiſon.
Dites : n'eſt-il pas dur, quand le ciel me fit naître
Pour vivre en un palais, libre, heureux & ſans maître,
D'être ainſi ſous ces murs ? Ah ! ſans vos ſoins ſi doux,
Je ſerois mort cent fois.

HUBERT.

Mais vous m'aimez donc, vous ?

ARTHUR.

Si je vous aime ! --Hubert, quand je vous vis paroître,
Je n'étois pas d'abord jaloux de vous connoître.
Mais lorſque j'eus enfin pu lire dans vos yeux...

HUBERT.

Hé bien ! qu'y vîtes-vous ?

ARTHUR.

Je rendis grace aux cieux.
J'y lus qu'un jour (mon cœur m'avertiſſoit d'avance)
Vous m'aimeriez.

HUBERT. *A part.*

Sans doute. O l'aimable innocence !

ARTHUR.

Dites-moi, cher Hubert, avez-vous des enfans ?

HUBERT.

L'hymen ne m'a jamais fait de ſi chers préſens.

ARTHUR.

Ah ! Je les euſſe aimés. Oubliant mes misères,
J'aurois, parmi nos jeux, cru vivre avec mes frères.
Hubert....

HUBERT.

Vous m'obſervez.

ARTHUR.

Je penſe que vos traits
Montrent toujours votre ame & n'ont trahi jamais.

HUBERT.

Et ceux du Roi ?

ARTHUR.

Du Roi ?

HUBERT.

Dites.

ARTHUR.

Puis-je connoître...
Hubert... ſi...

HUBERT.

Répondez. Ils vous font peur, peut-être ?

ARTHUR.

O ſi quelque ennemi l'animoit contre moi !
Si je pouvois, Hubert, m'échapper !

HUBERT.

A part.

Ciel ! Hé quoi !

Y ſongiez-vous, Arthur?

ARTHUR.

Ah! Déja dans moi-même...
J'ai regardé par-tout, &...

HUBERT.

Prince, je vous aime.
Gardez-vous d'y penſer. Prenez garde. Le Roi...

ARTHUR.

Il me tueroit peut-être, Hubert! oui, je le croi.
Si pourtant vous m'aidiez......

HUBERT.

Silence! Il faut ſe taire.

A part.

Non, jamais, ce bonheur nous ne l'aurons.

ARTHUR. *A part.*

J'eſpère.
Vous venez de vous dire, à vous-même, à l'inſtant:
« Non: jamais ce bonheur nous ne l'aurons ».

HUBERT.

Comment!

ARTHUR.

Oui: vous avez dit nous. Oh! Si j'oſois tout dire!...

HUBERT.

Hé bien, Arthur! Parlez. Vous devez m'en inſtruire.

ARTHUR.

Mais votre bouche, au moins, n'en parlera jamais,

A mon oncle ſur-tout.

HUBERT.

Oui, je vous le promets.

ARTHUR.

Il me faut un ſerment, je le veux.

HUBERT.

A part.

Quel myſtère!

Un ſerment, & par qui?

ARTHUR.

Jurez-moi par ma mère.

HUBERT.

Oui: je jure par elle. Allons, inſtruiſez-moi.

ARTHUR.

Ah! c'eſt le ciel, Hubert, qui m'inſpira, je croi.

HUBERT.

Parlez.

ARTHUR.

Dans mon berceau, ma mère, à ma naiſſance,
Se plût, d'un don bien cher, à parer mon enfance,
D'une croix que toujours, fidèle à ſon deſſein,
Avec reſpect, Hubert, je portai ſur mon ſein.
Elle m'a dit ſouvent, lorſque j'ai pu l'entendre:
» Puiſſe ce ſigne heureux, mon cher fils, te défendre,
» Te protéger toujours »! Dans ma captivité,
Un eſpoir à mon cœur enfin s'eſt préſenté.

HUBERT.

J'entends.

ARTHUR.

Sur cette croix, pour me faire connoître,
J'ai gravé ces trois mots qui toucheront peut-être,
Anglois, ſauvez Arthur !

HUBERT.

Et l'avez-vous ?

ARTHUR.

Oh non !
Je l'ai fait auſſi-tôt tomber de ma priſon.

HUBERT.

Quel étoit votre eſpoir?

ARTHUR.

Qu'un mortel, né ſenſible,
Tel que vous, cher Hubert, de cette tour horrible,
Avec quelques amis, voudroit bien me tirer.

HUBERT.

Arthur, à cette erreur n'allez pas vous livrer.

ARTHUR.

Oui, vous avez raiſon. Ah ! s'il étoit poſſible !
Si ces pierres, ce mur n'étoit pas inſenſible !
Mais d'où viennent mes pleurs? Qui les fait donc couler?
Votre main, cher Hubert ! Je ſens mon corps trembler.
La mort eſt ſur mes pas, la terreur m'accompagne.
Oh ! ſi vous m'emmeniez au fond de la Bretagne !
Si notre fuite..... Hubert, ayez pitié de moi.
Voyez à vos genoux le fils de Godefroi,
Le ſang des ſouverains.

HUBERT.

On vient, cachez vos larmes.

ARTHUR.

Hubert! Mon cher Hubert!

HUBERT.

Rentrez.

Il le renferme dans sa prison.

SCENE CINQUIEME.

HUBERT *seul.*

Avec quels charmes
Il vient de me parler! O mon Dieu! si ta croix
Pouvoit de sa prison le tirer cette fois!
C'est toi qui dans les fers inspirant son enfance,
Lui fis, par cette croix, tenter sa délivrance;
Ton œuvre est commencée, achève, éclate enfin!
Ne t'es-tu pas nommé le Dieu de l'orphelin?
O si ta croix tombée entre des mains fidelles.....

SCENE SIXIEME.

HUBERT, LE ROI JEAN.

LE ROI.

On vient de découvrir le chef de ces rebèles.
Sous ces murs, par mon ordre, on l'amène enchaîné.
Dans les états d'Arthur on prétend qu'il est né.

C'eſt un mortel ſans nom, courbé par la vieilleſſe.
Sa bouche avouera tout par crainte & par foibleſſe.
Avec art cependant il faut l'interroger.

HUBERT.

Sire, d'un pareil ſoin vous pouvez me charger.

LE ROI.

Mais il eſt dans ces lieux une femme inconnue,
Parmi les noms obſcurs, dans la foule perdue,
Qui d'un premier complot ſervoit la trahiſon,
Quand un parti d'Arthur attaqua la priſon.
D'autres ſoins occupé, tout ce que j'ai ſu d'elle,
C'eſt qu'elle eſt jeune encore, & qu'on l'a nomme Adèle.
J'aurois pu dans l'inſtant la punir du trépas;
Mais elle vit, Hubert, je ne m'en repens pas.
Ce chef de conjurés la connoîtra peut-être.
La Bretagne, dit-on, tous deux les a vu naître.
Permets-leur de ma part un facile entretien;
Entends, ſans être vu, leurs diſcours, leur maintien.
L'un par l'autre, en un mot, tâche de les ſurprendre.
Ah! c'eſt encor d'Arthur que je dois me défendre.
Cherchons les criminels, découvrons leurs complots;
Et de leur ſang après faiſons couler les flots.

Il ſort avec Hubert.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

HUBERT, CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle*, KERMADEUC.

HUBERT.

ÉTRANGER, oui, le Roi craint d'être trop sévère,
Et sans doute votre âge adoucit sa colère.
Madame, dès long-temps prisonnière en ces lieux,
Le jour doit à la fin vous paroître odieux.
Le Roi plaint votre sort, & malgré son injure,

A tous les deux.

Il veut vous rendre au moins votre prison moins dure.
Vous pourrez vous parler, &, sous ces murs, tous deux,
Goûter le seul plaisir qui reste aux malheureux.

Il sort.

SCENE DEUXIEME.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle*, KERMADEUC.

KERMADEUC.

J'IGNORE les ennuis que votre ame renferme,
Madame ; mais des miens je touche enfin le terme.
Je sens que chaque jour m'approche du tombeau,
Et du soleil pour moi fait pâlir le flambeau.

La terre me rappelle. Il eſt temps de lui rendre
Ce corps preſque détruit que ſon ſein va reprendre;
Mais vous, madame, vous! A la fleur de vos ans,
Vous aurez à gémir, à ſoupirer long-temps.
Dans nos malheurs pourtant, madame, je rends grace
Au deſtin moins cruel qui près de vous me place.
Quoiqu'ici pour nos jours je craigne avec raiſon,
Je tremblerois bien plus dans une autre priſon.
Vous connoiſſez Pomfret.

CONSTANCE, *ſous le nom d'Adèle.*

Pomfret! ce lieu terrible;
Ce château ſi fatal, ſanglant, inacceſſible;
Où tant de grands, de rois ont reçu le trépas;
Où le tyran nous frappe & ne ſe montre pas;
Où tant d'ordres ſecrets, ou plutôt tant de crimes,
Sans bruit & ſans péril immolent ſes victimes.
Si le Roi m'envoyoit ſous ces murs odieux,
Je crois que de terreur je mourrois à ſes yeux.

KERMADEUC.

C'eſt ici, par pitié, que le ciel nous raſſemble.
Dans nos malheurs, du moins, nous gémirons enſemble;
Mais vos yeux, je le vois, ont verſé bien des pleurs;
Leur éclat fut ſouvent flétri par les douleurs.
Que je plains votre ſort!

CONSTANCE, *ſous le nom d'Adèle.*

Votre pitié me touche.
Hélas! mes longs malheurs m'avoient fermé la bouche.
Qu'il eſt doux pour ce cœur qui trop long temps s'eſt tû,
D'entendre encor du moins l'accent de la vertu!

KERMADEUC.

Madame, pardonnez: je me trompe ſans doute;
Mais plus je vous regarde & plus je vous écoute,

Plus

Plus je me sens troublé, plus je crois dans vos traits
Démêler..... Vaine erreur!

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Ah, parlez!

KERMADEUC.

Non. Jamais
Mes yeux, mes tristes yeux ne reverront Constance.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Quoi! vous la connoissez?

KERMADEUC.

Hélas! dans son enfance
Je l'ai vue à sa cour, quand son père autrefois
A ses nobles Bretons dictoit encor ses loix.
Il n'est plus; & sa fille, errante, malheureuse,
Dérobe ou traîne au loin son infortune affreuse.
Ma souveraine, hélas! n'a plus dans l'univers
Que la fuite, ses pleurs, & peut-être des fers.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Vous êtes donc instruit de toute sa misère?

KERMADEUC.

Le plus grand de ses maux, madame, est d'être mère.
Ah! Si vous aviez vu, dans des temps plus heureux,
Arthur, son jeune Arthur, cet enfant généreux,
De graces & d'esprit étonnant assemblage,
Et déja de nos ducs annonçant le courage!
Oui: j'étois prêt pour lui, je ne m'en repens pas,
Dans un projet trop juste, à braver le trépas.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Un projet! Ciel qu'entens-je! (Ecoutez, je suis mère.)

Un enfant!.... Ah! parlez, expliquez ce myſtère;
Ne me déguiſez rien.

KERMADEUC.

Madame, écoutez-moi.
Au pied de cette tour, dans un muet effroi,
Je déplorois le ſort de la triſte Conſtance,
Les malheurs de ſon fils, ſon ſort, ſon innocence.
Je cherchois ſous quels murs, facile à s'alarmer,
Son tyran ſoupçonneux avoit pu l'enfermer.
Hélas! eſt-il vivant, me diſois-je en moi même.
Tandis que m'égarant dans ma triſteſſe extrême,
Je laiſſois mes regards, errant ſur leurs contours,
Parcourir l'épaiſſeur de ces antiques tours,
J'y découvris dans l'ombre une étroite ouverture,
Par où, dans ces cachots, ranimant la nature,
Le ſoleil, chaque jour, vient, par ſes premiers feux,
Conſoler la langueur & l'œil du malheureux,
Du malheureux qui ſemble oublier ſa misère,
Et du moins un moment ſourit à ſa lumière.
Une main en jetta, prompte à ſe dérober,
Un objet inconnu que mon œil vit tomber.
Je cours. Ciel, qu'apperçois-je! ô fortuné préſage!
De la foi des chrétiens le ſacré témoignage,
Une croix ſur laquelle, immobile & ſurpris,
En cachant mes tranſports, je lus ces mots écrits.

CONSTANCE, *ſous le nom d'Adèle.*

Hé bien! quels ſont ces mots? Hâtez-vous de répondre.

KERMADEUC.

Anglois, ſauvez Arthur! Vous ſemblez vous confondre.
D'où vous vient tout-à-coup ce promp ſaiſiſſement?

CONSTANCE, *ſous le nom d'Adèle.*

Il ſeroit dans ces murs!

KERMADEUC.

Et qui donc?

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Mon enfant,
Arthur, mon cher Arthur.

KERMADEUC.

Quoi, c'est vous! c'est Constance!
C'est vous, ma souveraine! ô ciel! ô providence!

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Quels étoient vos desseins, vieillard trop généreux?

KERMADEUC.

Tirer votre cher fils de son cachot affreux;
Armer tous vos Bretons, soulever l'Angleterre;
Le rendre à son pays, à son peuple, à sa mère.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Ah! je l'avois tenté, ce courageux dessein;
Le ciel qui l'a trahi, l'avoit mis dans mon sein.
Du moins dans mon malheur, à mon secret fidelle,
J'ai déguisé mes traits, j'ai pris le nom d'Adèle.
Sous d'humbles vêtemens, dans mon adversité,
J'ai porté le mépris, des fers, la pauvreté.
Mais je n'en gémis point, puisque mon fils respire:
Il est, il est ici.

KERMADEUC.

Tremblez de l'en instruire.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

L'avez-vous cette croix, cet instrument sacré
Du plus grand des projets, par le ciel inspiré?

KERMADEUC.

Craignant d'être ſurpris, ma prudence & mon zèle
L'ont remiſe à Kerbeck, mon compagnon fidèle.
Cette croix dans ſes mains va groſſir un parti
Qui, malgré nos revers, n'eſt point anéanti.
Ce ſigne des chrétiens ſoutiendra leur courage.
Oui, j'en conçois l'eſpoir; oui, j'en crois mon préſage.

SCENE TROISIEME.

CONSTANCE, *ſous le nom d'Adèle.*
KERMADEUC. HUBERT.

Hubert paroît tout-à-coup.

CONSTANCE, *ſous le nom d'Adèle.*

A Kermadeuc.

O ciel! qu'avons-nous dit? Ah, mon fils eſt perdu!
On ſait tout.

HUBERT.

Oui, madame, & j'ai tout entendu.

CONSTANCE, *ſous le nom d'Adèle.*

Bas à Kermadeuc.

Hélas! j'avois déja conçu quelque eſpérance.

KERMADEUC.

Bas à Conſtance.

Nous-mêmes nous en avons averti la vengeance.

CONSTANCE, *ſous le nom d'Adèle.*

à Hubert.

Ils nous ont entendus, ces murs ſilencieux.

HUBERT.

Ces murs ont, en tout temps, des oreilles, des yeux.

CONSTANCE, *ſous le nom d'Adèle.*

Vous ſavez de nos maux la déplorable hiſtoire?

HUBERT.

Et ſi je les plaignois, daigneriez-vous m'en croire?

CONSTANCE, *ſous le nom d'Adèle.*

Vous, qui dans cet inſtant...

HUBERT.

J'ai paru vous trahir;
Mais votre ſort me touche, & je viens vous ſervir.

CONSTANCE, *ſous le nom d'Adèle.*

Hélas! que dites-vous? Et ſur ce témoignage...

HUBERT.

De ma ſincérité deſirez-vous un gage?
Je veux moi-même ici ſeconder vos deſſeins,
Délivrer votre fils, ce vieillard que je plains;
Vous ſauver tous les trois.

CONSTANCE, *ſous le nom d'Adèle.*

Qu'entends-je! Puis-je craindre
Que ſi long-temps, hélas! vous conſentiez à feindre?
Par de cruels devoirs, à votre état lié,
Vous êtes donc encore ſenſible à la pitié?

HUBERT.

Ne ſuis-je pas un homme?

CONSTANCE, *ſous le nom d'Adèle.*

Ah! jamais ſur la terre,
Les tyrans n'éteindront ce ſacré caractère.
Avec ce ſentiment, hélas! tout cœur eſt né,
L'homme gémit par-tout ſur l'homme infortuné.

KERMADEUC.

Comment nous échapper de cette tour funeſte?

HUBERT.

J'y commande, il ſuffit. Je me charge du reſte.

CONSTANCE, *ſous le nom d'Adèle.*

Ah! plaignez les terreurs d'un vieillard conſterné
Que vos rares bienfaits ont d'abord étonné.
Oui, vous allez ſans doute achever votre ouvrage.
Pourtant, ſi vous vouliez m'en donner quelque gage,
Si vous ſentiez combien, dans ce cœur palpitant,
S'irrite le deſir d'embraſſer mon enfant!

HUBERT.

Non. Je vous ai compris. Perdez cette eſpérance.

CONSTANCE, *ſous le nom d'Adèle.*

Bas à Kermadeuc.

Sa voix m'a fait frémir. Que faut-il que je penſe?

à Hubert.

Puis-je au moins dire un mot & vous interroger?
Etes-vous père?

HUBERT.

Moi! ce nom m'eſt étranger.

CONSTANCE, *ſous le nom d'Adèle.*

à part.

Je n'en obtiendrai rien. Du moins, ſi votre adreſſe

M'aidoit à ſoulager le vœu de ma tendreſſe ;
Un moment, ſous ce voile, immobile témoin,
Si je pouvois le voir & l'entendre de loin !
Ce bonheur ſur mes maux répandroit quelques charmes,
Je me dirois du moins, en répandant des larmes,
Je ſuis donc mère encor ! C'eſt mon fils que je vois.
Voilà ſon air, ſon port & ſon geſte & ſa voix.
Hélas ! vous méritiez ſans doute d'être père.
Sa priſon n'eſt pas loin. Vous voyez, je ſuis mère.
Oh! daignez ſeulement ne pas me le cacher.
Me refuſerez-vous?

HUBERT.

Je vais vous le chercher.

Il ſort.

SCENE QUATRIEME.

CONSTANCE, *ſous le nom d'Adèle.*
KERMADEUC.

CONSTANCE, *ſous le nom d'Adèle.*

AUPRÈS des malheureux, ſous ces voûtes terribles,
Le ciel a quelquefois placé des cœurs ſenſibles.
Il a plaint nos malheurs, il ne peut nous trahir.

KERMADEUC.

Non, je ne le crois pas.

CONSTANCE, *ſous le nom d'Adèle.*

Il cède à mon deſir.
Je vais revoir mon fils.

KERMADEUC.

Mais de votre tendreſſe,
Madame, en ce moment, rendez-vous la maîtreſſe.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Je la ferai.

KERMADEUC.

L'on vient.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Je tremble.

KERMADEUC.

Ah, dans ces lieux,
Sous ce voile, avec soin, cachez-vous à ses yeux.

Elle se retire dans un enfoncement.

SCENE CINQUIEME.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.* KERMADEUC. HUBERT. ARTHUR.

Hubert amène le jeune prince.

ARTHUR.

à Kermadeuc.

Vieillard, vous dont j'honore & l'âge & la sagesse,
Est-il vrai qu'à mon sort votre cœur s'intéresse?

KERMADEUC.

Souffrez qu'avec respect, & touchant votre main,
Je m'incline, en pleurant, devant mon souverain.

ARTHUR.

Que faites-vous? hélas! dans l'état où nous sommes,
Le ciel me dit assez qu'il fit égaux les hommes.
C'est bien plutôt à moi, par de justes tributs,
D'honorer le premier votre âge & vos vertus.
La Bretagne, vieillard, dit-on, vous a vu naître.

Mais pour moi, j'ai perdu l'eſpoir d'y reparoître.
Mon peuple eſt-il heureux ?

KERMADEUC.

Il ſent tous vos malheurs ;
Et le ſeul nom d'Arthur lui fait verſer des pleurs.

ARTHUR.

à part.

Qu'il eſt doux d'être aimé ! Sentiment plein de charmes !
Si je pouvois, un jour, les payer de leurs larmes !
J'eus une mère, hélas ! vous avez vu ſa cour.
On ne ſait ni ſon ſort, ni quel eſt ſon ſéjour.
Peut-être elle n'eſt plus.

KERMADEUC.

Pourquoi perdre eſpérance ?
Le ciel peut vous la rendre, & plutôt qu'on ne penſe.

ARTHUR.

Quel bonheur ! cher Hubert, l'eſpérez-vous auſſi ?
Je voudrois bien la voir, mais ce n'eſt pas ici.
Dites-moi : penſez-vous qu'elle reſpire encore ?

HUBERT.

Je vous l'ai déja dit, tout ſon peuple l'ignore.

ARTHUR.

Ah ! ſi...

HUBERT.

Raſſurez-vous.

ARTHUR.

Si tel eſt mon malheur ;
Je n'ai plus, cher Hubert, qu'à mourir de douleur.
Ma mère !

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

O Dieu!

ARTHUR.

Ma mère !

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

O contrainte cruelle !

ARTHUR.

Viens près de moi.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Je meurs.

ARTHUR.

C'eſt Arthur qui t'appelle.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Hé bien ! courons..... Je cède à mon ſaiſiſſement.

HUBERT.

Bas.

Contenez ces tranſports.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

O conſtance! ô tourment !

Arthur! mon cher Arthur !

ARTHUR.

Que viens-je ici d'entendre ?

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Bas.

C'eſt ta mère.

HUBERT.

Bas.

Arrêtez.

CONSTANCE, *ſous le nom d'Adèle.*

Je ne puis m'en défendre.

HUBERT.

à Kermadeuc.

J'entends du bruit. On vient. Allons : retirez-vous.

à Arthur.

Suivez-moi, je le veux. Madame, laiſſez-nous.

Elle ſort cachée ſous ſon voile, & regardant toujours ſon fils.

SCENE SIXIEME.

HUBERT *ſeul.*

Ils ſont ſortis. Ce bruit m'aura trompé peut-être.
Non : d'un ſi doux tranſport mon cœur n'eſt plus le maître.
Quelle mère ! & quel fils ! Qu'apperçois-je ? le Roi !

SCENE SEPTIEME.

HUBERT. LE ROI.

LE ROI.

Mon chagrin, cher Hubert, m'amène près de toi.

HUBERT.

Quoi donc ?

LE ROI.

De l'amiral la triſte mort s'approche ;
Peut-être n'eſt-il plus. — Je me fais un reproche.

HUBERT.

Sur quoi?

LE ROI.

Lorſque toujours tu m'as ſi bien ſervi,
C'eſt de n'avoir encor rien fait pour mon ami.

HUBERT.

J'ai rempli mon devoir quand je vous fus fidèle.

LE ROI.

Tous nos ſujets pour nous n'ont pas le même zèle.
Laiſſe-moi faire, Hubert: oui, bientôt, je le vois,
Je pourrai m'acquitter de ce que je te dois.
Hé bien! ces priſonniers? cette femme inconnue,
Quelle eſt-elle?

HUBERT.

Je l'ai long-temps entretenue,
C'eſt une femme obſcure, & foible, & ſans ſecours,
Dans l'ombre & dans l'oubli traînant ici ſes jours.
Quand on voulut d'Arthur vous arracher l'enfance,
De ce premier complot on lui fit confidence;
Et dès qu'il fut connu, vos ordres, dans ces lieux,
L'ont, dans le même inſtant, ſouſtraite à tous les yeux;
Des projets avortés d'une troupe imprudente,
J'oſe vous en répondre, elle étoit innocente.
Vous pourriez, moins ſévère, & ſans crainte aujourd'hui,
Par pitié pour tous deux, la laiſſer près de lui.

LE ROI.

Mais ce vieillard?

HUBERT.

Je n'ai rien tiré de ſa bouche.
Il ſe taît froidement ſur tout ce qui le touche.

LE ROI.

Il faut, mon cher Hubert, les obſerver tous deux.

HUBERT.

Sire, plus que jamais je veillerai ſur eux.

LE ROI.

Mais en douté-je, Hubert ? N'ai-je pas vu ton zèle ?
Par-tout, dans tous les temps, tu m'es reſté fidèle.
Mon ami, je le ſais : je peux compter ſur toi.
Névil cherche à me plaire, il feroit tout pour moi.
De mes moindres chagrins il comprendroit la cauſe.
Mais, Hubert, c'eſt ſur toi que mon cœur ſe repoſe.
Sur toi. --- Je t'aime, Hubert.

HUBERT.

Croyez, Sire.....

LE ROI.

Aujourd'hui,
Si mon front t'a paru triſte & chargé d'ennui,
Ce n'eſt pas ſans ſujet, la foudre eſt ſur ma tête.
Déja, pour m'aſſurer d'un port dans la tempête,
J'ai doublé les ſoldats, les poſtes de la tour;
J'en ai fait mon rempart, mon eſpoir, mon ſéjour.
Avec Névil & toi j'en défendrai la porte.
Je veux qu'aucun mortel n'y pénètre & n'en ſorte.

HUBERT.

Que craignez-vous ?

LE ROI.

Le peuple examine mes droits.
Il a ſouvent exclus, repris, chaſſé ſes rois.
Ce peuple, ces complots, ce vieillard, tout me gêne.
J'entends l'Anglois qui gronde & frémit dans ſa chaîne.
C'eſt cet Arthur encor que l'on veut délivrer.

HUBERT.

Ah ! pour lui vainement on oſe conſpirer.

LE ROI.

Malheur aux criminels, leur péril eſt extrême.
Je ne ſuis point encor laſſé du diadême.

HUBERT.

Mais vous règnez.

LE ROI.

Hubert, je vois ſur mon chemin
Un ſerpent qui.....

HUBERT.

Parlez.

LE ROI.

Qui m'épouvante.

HUBERT.

Enfin ?

LE ROI.

Qui s'accroît tous les jours... Qui vit dans ce lieu même...
Que tu connois.

HUBERT.

Arthur ?

LE ROI.

C'eſt lui. Le rang ſuprême,
Le jour, tant qu'il vivra, me ſeront odieux.
Je crois le voir, l'entendre, à toute heure, en tous lieux.
Il faut de ce tourment qu'enfin je me délivre.

HUBERT.

Vous voulez donc ſa perte, & qu'il ceſſe de vivre ?

LE ROI.

Oh non ! je ne veux point ordonner ſon trépas.
Il n'eſt point néceſſaire.

HUBERT.

Il ne mourra donc pas ?
Mais..... quels ſont vos deſirs ?

LE ROI.

Tu ſais que l'Angleterre
Croit ſes yeux dès long-temps fermés à la lumière ;
Qu'il ne peut plus régner. Si, combattant pour lui,
Le peuple dans la tour me forçoit aujourd'hui ;
S'il voyoit, d'un faux bruit reconnoiſſant la fable,
Que de régner ſur eux il eſt encor capable ;
Par ſon amour pour lui, par ſa haine pour moi,
Arthur, n'en doute pas, ſeroit bientôt leur Roi.
Il faut, mon cher Hubert, ſans que rien nous retienne
Il faut que ce faux bruit. ..

HUBERT.

Achevez.

LE ROI.

Qu'il devienne
Vrai, vrai. Tu m'as compris ; tu peux tout dans ce lieu ;
Tu ne veux point ſa mort. Sauve ton maître. Adieu.

Il ſort.

SCENE HUITIEME.

HUBERT *ſeul.*

L'AI-JE bien entendu ! C'eſt-là ce qu'il deſire.
Un enfant ! .. Quelle horreur ! .. A peine je reſpire.

Par quels détours..... ô ciel, il a cru me gagner!
Un semblable forfait peut-il s'imaginer?
Arthur, dans ta prison, pour charmer ton enfance,
Il te restoit, du moins, le jour & l'espérance.
Le jour! ce bien si cher! Comment, ô justes cieux!
Comment porter le fer dans de si jeunes yeux!
Cette idée... O terreur! Je frémis, je m'égare.
Loin de moi, tout-à-coup il a fui, ce barbare;
Il a craint que... Courons: cherchons à le toucher.
Calmons sur-tout sa peur prompte à s'effaroucher.
Qui sait... Peut-être... Allons. Arthur, dans ta misère,
Dieu m'a donné pour toi des entrailles de père.
Mais ce n'est point assez: dans un péril si grand,
O ciel! apprends-moi l'art de fléchir un tyran.

Il sort.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III ET DERNIER.

SCENE PREMIERE.

HUBERT.

Quoi ! je trouve par-tout un obstacle invincible !
Le Roi fuit mes regards, ce monstre est invisible.
Je n'ai pu lui parler ; Névil est avec lui.
Cher Arthur, c'est ta mort qu'on prépare aujourd'hui.
De quelques jours du moins s'il différoit son crime,
Je parviendrois peut-être à sauver la victime.
Mais il est inquiet, défiant, soupçonneux.
S'il se chargeoit lui seul du ministère affreux...
Oui, c'est la mort d'Arthur qu'il demandoit peut-être.
Et Névil, instrument des desirs d'un tel maître,
Névil, ce courtisan de la faveur épris,
Qui court à la fortune & l'achète à tout prix ;
S'il trouvoit, ce Névil, un moment si funeste,
Le Roi n'a qu'à parler, par un mot, par un geste ;
Il y verra d'Arthur l'arrêt & le trépas.
Il briguera ce meurtre, & n'hésitera pas.
Je n'en saurois douter, si tu ne perds la vue,
O mon prince, tu meurs, & c'est moi qui te tue.
Oui, par pitié... Je dois, il le faut... Non, jamais.
Soleil, cache le jour à de pareils forfaits !
Cher enfant !.. Il s'approche. Ah ! contre tant de charmes,
Dans mon cœur déchiré, comment trouver des armes !
Que faut-il faie, ô ciel !

SCENE DEUXIEME.

HUBERT, ARTHUR.

ARTHUR.

Que ce moment m'eſt doux !
Ma joie, en vous voyant, renaît auprès de vous.
Vous êtes triſte, Hubert !

HUBERT.

Oui.

ARTHUR.

D'où vient ce nuage ?
J'ai cru que j'avois ſeul la triſteſſe en partage.
Si j'étois libre, Hubert, comme un ſimple berger,
Aucun chagrin, je crois, ne viendroit m'affliger.
Je vivrois, même ici, content & ſans me plaindre.
Mais mon oncle me craint, je dois auſſi le craindre.
Hélas ! qu'ai-je donc fait ? Eſt-ce ma faute à moi,
Hubert, ſi je ſuis né le fils de Godefroi ?
Ah ! plût au ciel, Hubert, que vous fuſſiez mon père !
Car vous m'aimeriez, vous.

HUBERT.

Moi !

ARTHUR.

Quel regard ſévère !
Vous aurois-je offenſé ?

HUBERT.

Non.

ARTHUR.

Pourquoi donc, hélas !

Votre œil eſt-il changé, ſi le cœur ne l'eſt pas?
D'où vient donc que pour moi vous n'êtes plus le même?
N'aimez-vous plus Arthur autant qu'Arthur vous aime?

HUBERT.

Qui vous a dit.....

ARTHUR.

Sur moi tournez des yeux plus doux;
Les miens ſe plaiſent tant à s'arrêter ſur vous.

HUBERT.

A part.
O douleur! ô pitié!

ARTHUR.

Vous avez quelque peine;
Hubert, j'en ſais la cauſe, & crois que c'eſt la mienne.

HUBERT.

Comment?..

ARTHUR.

Dans ma priſon, au travers de ces murs,
Où l'œil peut pénétrer par des détours obſcurs,
J'ai vu.....

HUBERT.

Quoi?

ARTHUR.

(La terreur eſt encor dans mon ame)
Un fer que des ſoldats rougiſſoient dans la flamme.
Eſt-il vrai, cher Hubert? Par ce fer quelquefois
On dit que de la vue on a privé des rois.
Ces ſoldats me font peur; leur front dur & barbare...
Hélas! dans cette tour qu'eſt-ce donc qu'on prépare?

SCENE TROISIEME.

HUBERT, ARTHUR, DEUX SOLDATS.

Ces deux ſoldats paroiſſent tout-à-coup.

ARTHUR.

Les voilà ! Cher Hubert, ſauvez-moi ! Juſtes cieux !
Je crois qu'en ce moment ils m'arrachent les yeux.

UN SOLDAT.

Faudra-t-il le lier ?

ARTHUR.

Aux ſoldats.

Je vais être immobile.
Tenez, me voilà doux, ſoumis, muet, tranquile.
Ah! ne m'attachez pas. Hubert, défendez-moi !
Je ſuis le fils d'un prince & le neveu d'un roi.
J'ai perdu mes états, ma liberté, ma mère.
Laiſſez-moi du ſoleil voir encor la lumière.
Oh! laiſſez-moi mes yeux. Voyez, le feu s'éteint.
Le fer s'eſt refroidi ; c'eſt le ciel qui me plaint ;
Ce fer, ce feu, pour moi, n'ont plus rien de terrible.
Hubert, vous qui m'aimiez, ſeriez-vous inſenſible ?
Mais non, vous ſoupirez, votre œil eſt ſans courroux.
Des pleurs... Hubert ! Hubert !

HUBERT.

Soldats, retirez-vous.

ARTHUR.

J'ai revu mon ami. Son cœur vient de ſe rendre.

HUBERT.

Aux soldats.

Je me charge de tout. Je crois devoir suspendre,
Pour quelque temps encor, l'ordre que j'ai reçu.

ARTHUR.

Je m'étois bien douté que vous seriez vaincu.

HUBERT.

Silence !

ARTHUR.

Hubert !

HUBERT.

Sortez.

ARTHUR.

Hubert !

HUBERT.

Sortez, vous dis-je?
Vous, soldats, laissez-nous.

Les soldats emmènent Arthur.

SCENE QUATRIEME.

HUBERT *seul.*

O charmes ! ô prodige !
Quel cœur à la pitié ne se seroit rendu ?
Mais ce tigre qui veille... Hélas ! il est perdu.
Ah ! si sa mort au roi n'étoit plus nécessaire !
S'il cessoit d'écouter sa frayeur sanguinaire !
Si, dans la crainte enfin de son propre danger,

Il retenoit le fer dont il veut l'égorger!
Que dis-je? Ai-je oublié qu'il s'arma contre un père,
Qu'il chercha, le perfide, à détrôner son frère,
Richard, qui lui légua par ce fourbe trompé,
Le sceptre des Anglois sur Arthur usurpé?
Il craint sans doute, il craint que tout Londre en alarmes,
Pour la mère & le fils ne prenne enfin les armes.
Il va les éloigner; il va, ce tigre affreux,
Sous les murs de Pomfret les immoler tous deux.
Non, non: à sa pitié je ne dois point m'attendre.
Plus il versa de sang, plus il doit en répandre.
Et depuis quand les rois, par l'orgueil emportés,
Pour un meurtre de moins se sont-ils arrêtés?
Quel frein enchaîneroit ses barbares caprices?
Névil, voici l'instant de placer tes services;
Tu dois en profiter; mais peut-être qu'ici
Son œil jaloux m'observe... O terreur! le voici.

SCENE CINQUIEME.

HUBERT, NÉVIL.

NÉVIL.

Monsieur, le Roi, dans vous, voit un sujet fidèle,
Et d'un ordre secret a chargé votre zèle.

HUBERT.

Si cet ordre est secret, Monsieur, qui vous l'a dit?

NÉVIL.

Le Roi.

HUBERT.

Le Roi!

NÉVIL.

Lui-même.

HUBERT.

A part.

O ciel !

NÉVIL.

Il vous preſcrit
De ne point l'accomplir. Et déja ſa prudence
A fait venir, ſans bruit, Arthur en ſa préſence.
Cet enfant eſt à craindre, & dans ces jours d'effroi,
Il peut de quelque trouble inquiéter le Roi.
Si ſon péril le veut, ſi l'état le demande,
Peut-être il uſera d'une rigueur plus grande.

HUBERT.

Plus grande ! Et la raiſon ?

NÉVIL.

On vient de l'informer
D'un bruit qui court dans Londre, & qui doit l'alarmer.

HUBERT.

Hé, quel eſt donc ce bruit ?

NÉVIL.

Que Conſtance y reſpire,
Qu'Arthur a, par le ſang, des droits à cet empire.
Si ce bruit ſe confirme, (hélas ! je plains ſon ſort)
Mais le Roi dans l'inſtant le condamne à la mort.

HUBERT.

Si ce bruit l'abuſoit, s'il n'étoit qu'un vain ſonge,
Perdra-t-il un enfant ſur la foi d'un menſonge ?

NÉVIL.

Si ce bruit n'eſt point vrai, (telle eſt ſa volonté)
Le premier ordre alors doit être exécuté.

HUBERT.

Mais par qui ?

NÉVIL.

Je l'ignore. Et le Roi veut lui-même
Guider les coups ſecrets de ſon pouvoir ſuprême.
Il a choiſi les mains dont il veut ſe ſervir.
De ce qu'il aura fait on viendra m'avertir.

SCENE SIXIEME.

HUBERT, NÉVIL, UN OFFICIER.

NÉVIL.

A l'officier.

ARTHUR eſt-il vivant ?

L'OFFICIER.

Il vit... mais... je m'égare...
Dans ſes yeux.....

HUBERT.

Juſte ciel !

L'OFFICIER.

Hélas ! un fer barbare...

HUBERT.

Mais qui veillera donc, dans ce triſte ſéjour,
Sur cet enfant privé de la clarté du jour ?

L'OFFICIER.

Le Roi veut, par vos mains, le confier au zèle
D'une femme inconnue, & que l'on nomme Adèle.

Prisonnière en ces lieux, elle peut aisément
Servir de conductrice à cet illustre enfant.
Auprès de vous bientôt vous la verrez se rendre,
Pour se charger du prince, & d'un devoir si tendre.
Ce jeune prince, hélas! se taît dans ses douleurs,
Et de ses yeux flétris verse encor quelques pleurs.
Il souffre sans murmure, il se plaint en silence.
Dans son air, dans son port, dans sa noble constance,
On reconnoît les mœurs, l'esprit de ses ayeux,
Et ce calme innocent qu'il portoit dans les yeux.
On le conduit ici. Votre pitié fidelle
Voudra bien le remettre entre les mains d'Adèle.
Je me retire.

Il sort.

NÉVIL.

Allons : je vais trouver le Roi.

Il sort en même-temps que l'Officier, mais par un autre côté.

SCENE SEPTIEME.

HUBERT *seul.*

Ai-je assez contenu mon horreur, mon effroi!
O maintenant, mes pleurs, coulez, sans vous contraindre!
Des regards du méchant vous n'avez rien à craindre.
Dès son aurore, hélas! ô mon prince! ô mon roi!
L'astre brillant du jour est donc éteint pour toi!
Est-ce-là l'héritier du sceptre d'Angleterre?
O ciel! dans quel état le rendrai-je à sa mère!

SCENE HUITIEME.

HUBERT, CONSTANCE, *ſous le nom d'Adèle*,

CONSTANCE, *ſous le nom d'Adèle.*

Dois-je croire qu'ici les cieux moins inhumains
Vont remettre, par vous, mon enfant dans mes mains ?
Ciel ! avec quel plaiſir ſes yeux verront ſa mère !
Vous ſoupirez !

HUBERT.

Madame...

CONSTANCE, *ſous le nom d'Adèle.*

Ah ! parlez, quel myſtère... ?

HUBERT.

Je ne puis.

CONSTANCE, *ſous le nom d'Adèle.*

Je le veux.

HUBERT.

Vous mourriez dans mes bras.

CONSTANCE, *ſous le nom d'Adèle.*

Dans mon cœur, par ce mot, vous portez le trépas.

HUBERT.

Non.

CONSTANCE, *ſous le nom d'Adèle.*

Dites-tout, Hubert, & s'il faut que j'expire.....

HUBERT.

Votre fils.....

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Achevez. Il n'eſt plus!

HUBERT.

Il reſpire.
Mais hélas ! dans ſes yeux (ô crime ! affreux ſéjour)
Un fer rouge & brûlant vient d'éteindre le jour.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Je me meurs. O mon fils!.. Quel monſtre ! je ſuccombe.
Arthur ! mon cher Arthur ! mon enfant !

HUBERT.

Ah ! la tombe
Va s'ouvrir pour tous deux.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Le ciel me vengera.
J'armerai l'Angleterre, & Londre m'entendra.
Frémis, tyran, frémis. On verra mes misères.
Mon enfant dans les bras, j'appellerai les mères.
Je me meurs, je me meurs — O jour, fuis de mes yeux,
Puiſque mon cher Arthur ne peut plus voir les cieux !

HUBERT.

Madame, ah ! dans mon ſein laiſſez couler vos larmes !

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Hubert, eſt-il bien vrai ? Quoi, ſes yeux pleins de charmes,
Ses yeux, d'un fer barbare ont ſenti la rigueur.
Ce fer, ce fer brûlant eſt entré dans mon cœur.

HUBERT.

Madame, au nom d'un fils, au nom de la nature,
Par ce ciel qui bientôt va venger votre injure,
Ecoutez le conseil que j'ose vous donner.
Le forfait est affreux ; il me fait frissonner ;
Mais un autre plus grand peut vous attendre encore.
Songez qu'un tigre ici nous cherche & nous dévore.
S'il vous connoît, hélas ! vous verrez dans l'instant
Tomber, sous son poignard, votre fils palpitant.
Vous allez voir ce fils. Contraignez-vous, madame ;
Renfermez vos douleurs, vos sanglots dans votre ame.
Qu'il ignore à jamais, ce prince infortuné,
Que c'est de votre sang, dans ce sein qu'il est né.
A vos traits maintenant il ne peut vous connoître ;
Mais hélas ! votre voix l'avertira peut-être.
S'il s'en souvient encor, s'il en étoit frappé,
Par vous-même, à l'instant, qu'il en soit détrompé.
Sous les yeux d'un tyran, tremblez qu'une imprudence
Ne découvre sa mère au fer de sa vengeance.
Un seul mot, un soupir peut vous perdre tous deux.
Conservez-vous, du moins, cet enfant malheureux.
Hélas ! à vous aimer vous trouverez des charmes.
Vous guiderez ses pas, il essuiera vos larmes.
Vous paîrez son amour par les plus tendres soins.
Il vivra sans vous voir, mais il vivra du moins.
Allons : efforcez-vous de cacher ce mystère.
Oubliez, s'il se peut, que vous êtes sa mère.
Allons : promettez-moi...

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Je le promets.

HUBERT.

Grand Dieu !
Son fils va s'approcher, va paroître en ce lieu,
Donnez-lui le pouvoir de cacher sa tendresse !

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Je le promets. Mon fils !

HUBERT.

Vous l'allez voir, princesse.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Mon fils ! mon fils !

HUBERT.

Je sors, & vais vous le chercher.

Il sort.

SCENE NEUVIEME.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle, seule.*

JE crois déja, je crois l'entendre s'approcher.
Mon Dieu ! si j'ai sur lui placé, dès sa naissance,
Le signe des chrétiens & de notre espérance,
Ce signe dont la foi de ses nobles ayeux
Planta sur ton cercueil l'étendard glorieux,
Hélas ! je n'ai point pu te servir par les armes ;
Mais je mets à tes pieds & mes fers & mes larmes ;
J'y mets un cœur de mère. Ah ! je le sens frémir.
Le voilà. J'ai promis. Dieu, daigne m'affermir !

SCENE DIXIEME.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle,*
HUBERT, ARTHUR.

ARTHUR *conduit par Hubert.*

CHER Hubert, guidez-moi. Quand il luit sur la terre,
Hélas ! du jour en vain je cherche la lumière.

Demain, à ſon retour, je ne la verrai pas.
Que ne m'ont-ils plutôt fait ſouffrir le trépas!
Mais dites, cher Hubert, (au moins, je le deſire)
Eſt-ce vous, dont la main doit ici me conduire?
M'aimerez-vous toujours? Je ne puis vous quitter.

HUBERT.

Cher prince!

CONSTANCE, *ſous le nom d'Adèle.*

O ciel!

ARTHUR.

Hubert, qui peut nous écouter?
Oui, l'on a dit, ô ciel! & je viens de l'entendre.
Quelle eſt donc cette voix & ſi douce & ſi tendre?

HUBERT.

C'eſt là voix d'une femme.

ARTHUR.

Ah! je m'en ſuis douté.
J'en ai connu d'abord la ſenſibilité.
Elle ſouffre peut-être.

HUBERT.

Oui. C'eſt une étrangère,
Qui gémit comme vous, comme vous priſonnière.

ARTHUR.

Je la plains. Quel ſujet l'amène parmi nous?

HUBERT.

Le Roi, pour vous ſervir, l'attache auprès de vous.

ARTHUR.

Vous me quitterez donc ?

HUBERT.

Ma tendreſſe aſſidue
Reviendra, chaque jour, jouir de votre vue.

ARTHUR.

Vous me le promettez ?

HUBERT.

Oui.

ARTHUR.

Madame, excuſez ;
Je dois aimer Hubert ; mais où ſuis-je ? ah ! daignez
Me prêter votre main, elle me ſera chère.

En la prenant.

Je crois, en la touchant, m'appuyer ſur ma mère.

CONSTANCE, *ſous le nom d'Adèle.*

De vous, avec plaiſir, prince, je prendrai ſoin.

ARTHUR.

Vous le voyez, madame, hélas ! j'en ai beſoin.

CONSTANCE, *ſous le nom d'Adèle.*

Que pour vous, de pitié, mon cœur ſe ſent atteindre !

ARTHUR.

Si j'étois votre fils, vous ſeriez trop à plaindre.

CONSTANCE, *ſous le nom d'Adèle.*

Si le ciel vous daignoit rendre une mère ?

ARTHUR.

Oh, non,
Je ne la verrois plus.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Ah! dans votre abandon,
Je la remplacerai par le plus tendre zèle.

ARTHUR.

Vous êtes mère aussi, vous me tiendrez lieu d'elle.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Ah! je la suis déja. Cher prince, à vos malheurs
Je donnerai mes jours, mes nuits, mon sang, mes pleurs.
Dieu! que je suis pour vous loin d'être une étrangère!
Arthur, mon cher Arthur!

ARTHUR.

C'est la voix de ma mère.
J'ai cru, dans cet instant, l'entendre me nommer.

HUBERT.

Prince, que dites-vous?

ARTHUR.

Mon cœur se sent charmer.
Madame... est-il bien vrai?... Je doute si je veille.
Ah! ce nom retentit encore à mon oreille.
Arthur, mon cher Arthur! elle parloit ainsi.
Oui, je cherche ma mère, & ma mère est ici.

HUBERT.

Non, prince, croyez-moi.

ARTHUR.

C'est moi que j'en veux croire.

HUBERT.

HUBERT.

Vous avez de ſa voix dû perdre la mémoire.

ARTHUR.

Mais, Madame, pourquoi ne répondez-vous pas?

CONSTANCE, *ſous le nom d'Adèle.*

Si j'étois votre mère, hé! le tairois-je? — Hélas!

ARTHUR.

Vous l'êtes.

CONSTANCE, *ſous le nom d'Adèle.*

Non.

ARTHUR.

Je doute... O ſupplice! ô myſtère!
Cieux! rendez-moi le jour pour connoître ma mère.

CONSTANCE, *ſous le nom d'Adèle.*

Eh bien! oui, c'eſt mon nom; ce ſeul bien m'eſt reſté.
C'eſt ce flanc malheureux, ce ſein qui t'a porté.
Je goûte enfin, mon fils, oubliant toute injure,
Le plaiſir le plus doux qu'on doive à la nature.

ARTHUR.

Ma mère!

CONSTANCE, *ſous le nom d'Adèle.*

O mon Arthur! je peux donc te nommer!

ARTHUR.

Votre Arthur, ſans vous voir, peut encor vous aimer.

HUBERT.

On vient, cachez vos pleurs, & taiſons ce myſtère.

ARTHUR.

Je veillerai ſur moi, prenez ſoin de ma mère.

SCENE ONZIEME.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.* HUBERT, ARTHUR UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

à Hubert.

LE roi veut vous parler. Il sort d'entretenir
Un nouveau conjuré que l'on vient de saisir.
Jamais son triste front ne fut plus redoutable.
Mais vous, Arthur, Adèle & ce vieillard coupable
Que de fers, dans ces murs, son ordre a fait charger,
Il veut vous voir tous quatre; & vous interroger.
J'ignore son dessein.

Il sort.

SCENE DOUZIEME.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.* HUBERT. ARTHUR.

HUBERT.

O Dieu! quel peut-il être?

à Constance.

Emmenez cet enfant. Le tyran va paroître.

SCENE TREIZIEME.

CONSTANCE, *ſous le nom d'Adèle.*
HUBERT. ARTHUR. LE ROI.
KERMADEUC. NÉVIL. SOLDATS.

LE ROI, *ſuivi de Névil & de ſoldats.*
à Conſtance & à ſon fils.

Restez tous deux.

Il fait ſigne à Névil & aux ſoldats de ſortir; Névil & les ſoldats obéiſſent.

CONSTANCE, *ſous le nom d'Adèle. à part.*

Je tremble.

HUBERT. *A part.*

O toi, ciel inſtruis-nous
Pour dérober la mère & le fils à ſes coups.

LE ROI.
à Kermadeuc.

Vieillard, de mes ſoupçons diſſipe le nuage.
Je veux te délivrer. Je plains tes fers, ton âge.
Mais je veux être inſtruit. Je compte ſur ta foi.
Que cherchois-tu dans Londre? Eſt-ce un aſile?

KERMADEUC.

Moi
Je n'en ai pas beſoin.

LE ROI.

Qu'y venois-tu donc faire?

KERMADEUC.

C'eſt mon ſecret.

LE ROI.

Je veux pénétrer ce myſtère.

KERMADEUC.

Tu ne le ſauras point.

LE ROI.

Les rois, (l'ignores-tu ?)
De ſe faire obéïr ont toujours la vertu.

KERMADEUC.

Je ſais mourir.

LE ROI.

Crois-moi, vieillard dur & farouche ;
Les ſupplices bientôt pourront t'ouvrir la bouche.

KERMADEUC.

Je ſais ſouffrir.

LE ROI.

Peut-être. Et le tourment plus fort...

KERMADEUC.

Un Breton brave tout, la douleur & la mort.

LE ROI.

A part.

Nous verrons : réponds-moi. Je pourrai le ſurprendre.

Tout-à-coup.

Connois-tu cette croix que l'on vient de me rendre ?

KERMADEUC.

Moi !.. je ne réponds plus.

LE ROI.

Tu vas mourir. Soldats!

ARTHUR.

Effrayé pour le vieillard.

Ah, mon oncle, écoutez!

LE ROI.

A part

Que veut-il dire?

ARTHUR.

Hélas

LE ROI.

Enfant, hé quoi, de vous cette croix eſt connue?
Touchez-la.

ARTHUR.

Je ne puis en juger par la vue.

La tâtant.

Oui, c'eſt elle.

LE ROI.

à part. *Bas.*

Qu'entends-je? Hubert, écoute bien.

HUBERT.

Bas.

Je ſuivrai tout par ordre & je ne perdrai rien.

LE ROI.

Jeune prince, approchez. Vous allez tout me dire.
Oui, je n'en doute pas. Allons, il faut m'inſtruire.
La ſimple vérité, voilà ce que je veux.

ARTHUR

Vous n'affligerez point ce vieillard malheureux?

LE ROI.

à Constance, sous le nom d'Adèle.

Non. Je vous le promets. Vous frémissez, Madame.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

J'admirois cet enfant, la bonté de son ame,
L'intérêt qui l'émeut pour ce vieillard.

LE ROI.

Hé bien!
D'où vous vient cette croix? Parlez.

ARTHUR.

Je m'en souvien,
C'est de ma mère, hélas!

LE ROI.

Oui; mais je viens d'y lire:
Anglois, sauvez Arthur. Qui sut donc les écrire,
Ces mots?

ARTHUR.

C'est moi.

LE ROI.

J'entends: mais pour quelle raison?

ARTHUR.

J'étois las de gémir dans ma triste prison.
Chaque jour augmentoit le poids de ma misère;
J'y soupirois pensif, j'y regrettois ma mère;
Je l'appelois la nuit. Croix sainte, entends mes vœux!
Sauve, hélas! lui disois-je, un enfant malheureux.
Un espoir vint me luire; &, par ma main tracée,
Sur cette croix enfin j'expliquai ma pensée.
De la tour aussi-tôt je la laissai tomber.

LE ROI.

Mais encor, quel eſpoir avoit pu vous flatter ?
Vouliez-vous des Anglois animer la colère ?

ARTHUR.

Ce projet convient-il, hélas ! à ma misère ?
Je voulois ſeulement leur rappeler mon nom,
Et ne plus voir enfin les murs de ma priſon.

LE ROI.

à Kermadeuc, bruſquement.

Cette croix eſt tombée entre tes mains, perfide ?

KERMADEUC.

Qui te l'a dit ?

LE ROI.

Kerbeck, à qui ta main timide
L'a remiſe en ſecret lorſque l'on t'a ſaiſi.
Il m'a tout avoué, ton complice eſt ici.

KERMADEUC.

Hé bien ! connois-moi donc. Je ne ſuis point un traître.
J'ai tout fait, je l'ai dû, pour délivrer mon maître.
Je reſpectois ton trône & ne l'attaquois pas.
Je voulois rendre Arthur, mon prince à ſes états.

LE ROI.

Comment règneroit-il, quand, privés de lumière,
Ses yeux. . . . ?

KERMADEUC.

Va, nous l'aimons ; ſa race nous eſt chère.
N'a-t-il pas pour régner les droits de ſes ayeux ?
Qu'importe que le jour ſoit éteint pour ſes yeux ?
Il en reſte un plus pur dont il verra la flamme ;
Et ce jour qui lui manque, il l'aura dans ſon ame.

LE ROI.

De ta vertu, vieillard, mon cœur eſt pénétré.
Hé bien! vis près d'Arthur, n'en ſois plus ſéparé.
Cette femme, à tous deux prodiguant ſa tendreſſe,
Va ſervir ſon enfance & ſervir ta vieilleſſe.

KERMADEUC.

C'eſt du moins un bienfait que je tiendrai de vous.
Nos malheurs réunis pèſeront moins ſur nous.
Nous mourrons tous ici, nos vœux vous le demandent.

LE ROI.

Non, vous n'y mourrez point, d'autres lieux vous attendent.
Vous y pourrez tous trois conſoler vos douleurs.

CONSTANCE, *ſous le nom d'Adèle.*

Où doit-on nous conduire?

LE ROI.

A Pomfret.

CONSTANCE, *ſous le nom d'Adèle.*

Ciel! je meurs.

LE ROI.

D'où lui vient, cher Hubert, cette pâleur mortelle?
Je ne ſais, mes ſoupçons ſe ſont tournés ſur elle.

HUBERT.

Le ſeul nom de Pomfret a produit ſa terreur.
Ce nom chez les Anglois fut toujours en horreur.
L'habitude à ces lieux attache ſa misère.
Elle eſt foible, crédule, & de plus, elle eſt mère;
Et le cœur d'une mère eſt ſi prompt à trembler!

LE ROI.

Femme, je plains ton ſort & veux te conſoler.
Sois libre, oublie enfin les douleurs qu'il te coûte;
Va retrouver ton fils.

CONSTANCE, *ſous le nom d'Adèle.*

Il ne vit plus, ſans doute.

LE ROI.

Peux-tu délibérer? Hé quoi! de ta priſon
Crains-tu donc de ſortir?

CONSTANCE, *ſous le nom d'Adèle.*

Dans mon triſte abandon;
A mes fers, à ces murs, je ſuis accoutumée;
Et mon ame à l'eſpoir pour jamais eſt fermée.

LE ROI.

C'en eſt trop: dans mes mains remettez cet enfant.

CONSTANCE, *ſous le nom d'Adèle.*

Ne me l'enlevez pas!

LE ROI.

Ciel! qu'entends-je?

CONSTANCE, *ſous le nom d'Adèle.*

O tourment!

LE ROI.

Enfant, femme, vieillard, ici tout eſt complice.
Je le veux, je l'ordonne. Hubert, qu'on le ſaiſiſſe.

HUBERT.

Madame, au nom des cieux, ne le retenez pas.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Il faudra, tout sanglant, l'arracher de mes bras.

HUBERT.

Le roi veut...

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Non, jamais.

HUBERT.

Redoutez sa colère.

Lui arrachant l'enfant avec violence.

Il veut être obéi.

ARTHUR.

Il s'échappe des mains d'Hubert; il reste sans guide, éperdu, les bras levés vers le ciel, ne sachant où se jeter.

Ciel! où suis-je? Ah, ma mère!

LE ROI.

Sa mère!

CONSTANCE.

Oui, je la suis, il tient de moi le jour.
C'est Arthur, c'est mon sang, l'objet de mon amour.
Mais vous, Hubert, mais vous, qui preniez sa défense,
Vous m'arrachez mon fils, vous trahissez Constance;
Vous servez, sans rougir, un tyran furieux
Qui par un fer brûlant vient d'outrager ses yeux.
J'ai tout su par vous seul.

LE ROI.

Tu me trompois, parjure!

HUBERT.

Oui, je servois le ciel, l'honneur & la nature,
La veuve d'un héros, le fils de Godefroi.
Dans quel état, barbare, as-tu réduit mon roi!

Enfant, à qui le ciel prodigua tant de charmes,
Pour la dernière fois, ſois baigné de mes larmes.
Voilà, voilà ta mère ! Ah ! vois-tu, malheureux,
Ces voûtes s'indigner à ton aſpect affreux,
Ces pierres, ces anneaux, moins durs que tes entrailles,
S'élever contre toi du ſein de ces murailles ?
Non : je n'invoque plus, pour payer tes forfaits,
Cette foudre qui gronde & ne punit jamais.
Cieux ! frappez les tyrans par un autre tonnerre !
Du ſort de cet enfant inſtruiſez l'Angleterre !
Qu'à ce bruit, chaque mère, au lieu de s'affliger,
Croie avoir, ſur lui ſeul, un enfant à venger !
Pour déchirer tes yeux par un juſte ſupplice,
Qu'un fer entre leurs mains éteincelle & rougiſſe !
Ou plutôt, que tes yeux, de ton ombre alarmés,
Ne ſe r'ouvrent jamais par la terreur fermés !
Règne, mais en tremblant, muet, pâle, immobile,
Rampant ſous ces cachots pour chercher un aſile ;
Séchant, mourant enfin de l'éternel effroi
Que réſerva le ciel aux tyrans tels que toi !

LE ROI.

Holà, ſoldats, à moi !

SCENE QUATORSIEME.

CONSTANCE, HUBERT, ARTHUR, LE ROI, KERMADEUC, NÉVIL, SOLDATS.

LE ROI.

En montrant Hubert & Kermadeuc.

NÉVIL, qu'on les ſaiſiſſe !

En montrant Hubert. *En montrant Hubert & Kerm.*

Commandez à ſa place & hâtez leur ſupplice.

A Constance & à son fils. Aux soldats

Vous, restez dans ces lieux ; & qu'ils n'en sortent pas.

A part.

J'ai maintenant sur-tout besoin de leur trépas.

Il lui parle à l'oreille.

On vient. Névil, écoute.

SCENE QUINZIEME.

CONSTANCE, ARTHUR, LE ROI, NÉVIL, SOLDATS, UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

au roi.

ON crie, on court aux armes ;
Le peuple est en fureur, la ville est en alarmes.
On veut sauver Arthur.

LE ROI.

à Névil.

Il suffit. Viens, suis-moi.
Névil, je vais combattre, & je compte sur toi.

Il sort d'un côté, & Névil de l'autre.

SCENE SEIZIEME.

CONSTANCE, ARTHUR.

ARTHUR.

ON me laisse avec vous.

CONSTANCE.

Ah ! ce ciel que j'implore
Me permet donc, mon fils, de t'embrasser encore !
Mais le roi (j'en frémis) de quelque ordre secret
Vient de charger Névil, c'est sans doute un forfait.

Dieu nous laisseroit-il tous les deux sans défense ?

ARTHUR.

Eh ! qui de ses décrets peut avoir connoissance ?

CONSTANCE.

Il nous protégera.

ARTHUR.

Mais s'il ne le fait pas !
S'il avoit dans ce lieu marqué notre trépas !

CONSTANCE.

O mon fils !

ARTHUR.

Faut-il donc en sentir tant d'alarmes !
La mort finit nos maux, la mort tarit nos larmes.
Je bénis ces cachots où je fus enfermé.
A l'attendre du moins ils m'ont accoutumé.
Ma mère, dites-moi : Dieu près de lui rassemble
Tous les cœurs vertueux, trop heureux d'être ensemble.
S'il me place en ce jour, avec vous, dans les cieux,
Pour vous revoir encor me rendra-t-il mes yeux ?

SCENE DIX-SEPTIEME.

CONSTANCE, ARTHUR, KERMADEUC.

KERMADEUC.

VENEZ, suivez mes pas. Nos soldats en furie
Au perfide Névil ont arraché la vie.
Hubert s'est joint au peuple, Hubert combat pour vous.
Le tyran est vaincu, ne craignez plus ses coups.
Nous l'avons désarmé. C'est en vain, dans sa rage,

Qu'il cherchoit, dans la foule, à s'ouvrir un paſſage.
Le peuple, le ſoldat accablent tour-à-tour
Ce tigre fremiſſant qu'on entraîne à la tour.
Venez braver auſſi ce tyran qu'on abhorre;
Montrez-lui votre fils, puiſqu'il reſpire encore.
Tous les deux, ſans péril, vous pouvez l'approcher.
Ne fuyez plus.

CONSTANCE.

Moi fuir! ah! je cours le chercher.
Sortons, volons.

Elle ſe précipite avec ſon fils ſur les pas de Kermadeuc.

SCENE DIX-HUITIEME.

UN OFFICIER.

O jour de douleur & de joie!
Conſtance! Arthur! Venez. C'eſt Hubert qui m'envoie.
Mais je les cherche en vain. Que ſont-ils devenus?

SCENE DIX-NEUVIEME.

L'OFFICIER, HUBERT.

L'OFFICIER.

Avec le tranſport de la joie & de la confiance.

JE le vois, cher Hubert, on nous a prévenus.
Eh! qui ne brigueroit la douceur & la gloire
D'apprendre à la vertu l'inſtant de ſa victoire?

HUBERT.

La gloire en eſt au ciel.

L'OFFICIER.

Et le bonheur pour vous.
Goûtez, goûtez enfin un triomphe ſi doux.

Oui, vous ſauvez Arthur, ſa mère, tout l'empire.
C'eſt le ciel qu'on bénit, c'eſt Hubert qu'on admire.
Voyez-vous ce tyran? Le peuple, les ſoldats,
Les mères en fureur accompagnent ſes pas.

SCENE VINGTIEME & dernière.

UN OFFICIER, HUBERT, LE ROI, KERMADEUC, SOLDATS, PEUPLE.

HUBERT.

Au roi.

HÉ bien, tyran, hé bien! le ciel punit tes crimes.
Et du moins à tes coups j'arrache deux victimes.

LE ROI.

En montrant les corps de Conſtance & d'Arthur.

Les voici toutes deux. Ma main, ma propre main

En montrant le poignard ſanglant qu'on vient de lui arracher, & qui eſt entre les mains d'un ſoldat.

De ce poignard caché leur a percé le ſein.

HUBERT.

Barbare!

KERMADEUC.

Qu'as-tu fait?

HUBERT.

A Kermadeuc.

Point de cris, point de larmes

En retenant le peuple & le ſoldat qui ſont un mouvement vers le roi.

Anglois, dans ſon vil ſang ne ſouillez point vos armes!

au roi.

Tigre, es-tu ſatisfait? Vois-tu ces corps ſanglans,
Maſſacrés par ta main, l'un ſur l'autre expirans?
Vois-tu ce jeune enfant qu'embraſſe encor ſa mère,
Et ſes yeux où ta rage éteignit la lumière?
Tu ne l'as pas voulu, mon Dieu, que cette croix
Par qui ce noble enfant t'implora tant de fois,
M'aidât à le ſauver des mains de ce barbare!
Hélas! il eût montré la vertu la plus rare;
Il eût été prudent, juſte, intrépide, humain;
L'état n'eût point gémi ſous ſon ſceptre d'airain.
Dieu d'un ſi cher tréſor a privé l'Angleterre,
Et pour le rendre au ciel, il l'enlève à la terre.
J'adore ſes deſſeins, qu'il ſoit béni! Mais, toi,
Le moment eſt marqué, tyran, pâlis d'effroi.
Tu voudras juſqu'au bout te livrer à ta rage,
Et régner, comme un tigre, au milieu du carnage.
Mais Dieu t'a réſervé le plus affreux trépas;
Et tes ſoins prévoyans ne t'en ſauveront pas.
Je vois, je vois déja de ta bouche perfide
S'approcher le breuvage & la coupe homicide.
J'entends déja tes cris. Tu ſentiras ſoudain
Tous les maux des enfers raſſemblés dans ton ſein,
Tous ces poiſons vengeurs, d'accord pour te détruire,
Et le feu qui dévore, & le fer qui déchire.
Dans ton ſein entrouvert, de tes mains arraché,
Par ces poiſons brûlans ton cœur ſera ſéché;
Il paroîtra, ce cœur, ſous l'œil de tes victimes
Que par-tout ſous ces murs entaſsèrent tes crimes.
Tous ces manes ſanglans, ſortis de leurs tombeaux,
Viendront, près de ton lit, contempler tes lambeaux;
Et dans ce même inſtant où ton effroi commence,
L'éternel ſur tes pas a placé ſa vengeance.

La toile tombe.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.

however, that this experiment will not prove sufficient to establish the point; for it may be urged, in direct opposition to it, that, though the vibrations of a solid body are capable of being conveyed by the bones of the cranium to the ear, the pulses of the air do not appear capable of making the least impression on these parts. If the ears be accurately closed, and no solid body touch the head, it will, we believe, be impossible to receive the least sensation of sound.

The paper concludes with some remarks on ventriloquism. Mr. Gough endeavours to explain the deception produced in this art, by supposing that the performer has the power of throwing his voice against some opposing body, before it has been received by the audience; and that they hear, not the voice itself, but only the echo of it, which comes to them in the direction whence it was last reflected. We cannot acquiesce in this speculation; besides the impossibility of throwing the voice, as it were in a right line, without its spreading into the contiguous space, how can an echo be in any case perceived, without the sound which caused the echo being previously heard, and affecting the ear with more violence?

The Theory of Compound Sounds. By the Same.—The principal object of this paper is to support the hypothesis of Dr. Smith, in opposition to the one lately advanced by Dr. Young. The author endeavours to prove, both by appealing to experience and by mathematical reasoning, that two distinct pulses of air, constituting two sounds, can never coalesce so as to form one uniform vibration or sound. So far as it relates to the mechanical operation produced by the sounding body on the air, we conceive that Mr. Gough's idea is certainly just: but we doubt whether he be equally correct with regard to the effect on our sensations. Different ears possess, in a very different degree, the power of analyzing compound sounds; and it is perhaps impracticable to fix a limit to this power: yet we are inclined to believe that there is a limit, beyond which it is absolutely impossible for this faculty to be extended. If we mistake not, a considerable share of what is properly called harmony depends on a coalescence of the sensations of sound, though it be acknowleged that the mechanical vibrations of the air remain perfectly distinct.

Meteorological Observations. By John Dalton.—Various remarks occur in this paper, which may be consulted by the Meteorologist.

MISCELLANEOUS PAPERS.

We have been induced to dwell so much at large on the philosophical memoirs, that we shall be under the necessity of

passing

